



« Une pratique compétente, c'est une pratique informée et réflexive »

OLIVIER MAULINI

Olivier Maulini est professeur associé à l'Université de Genève. Il est responsable du laboratoire Innovation-Formation-Éducation (LIFE) et intervient dans la formation des enseignants, des formateurs et des directeurs d'établissement. Ses recherches portent sur les pratiques pédagogiques et les institutions scolaires, le travail, le métier et la formation des enseignants, les rapports entre savoirs, école et société. Dernier ouvrage paru : « Comment changent les formations d'enseignants » (Ed De Boeck, 2017). avec Julie Desjardins, Jacqueline Beckers, Pascal Guibert.



© MIRA / VMAA

Existe-t-il de bonnes ou mauvaises pratiques pédagogiques ?

OM. La question renvoie à l'expression d'un horizon normatif référant au bien. Pas étonnant, dès lors, que les débats sur la pédagogie tournent souvent à la guerre de religions. Plus prosaïquement, les « bonnes pratiques » dépendent de nos critères d'évaluation. Qu'est-ce que « savoir lire », par exemple ? Décoder ? Comprendre ? Inférer ? Lire le journal, sa fiche de paie, Rabelais, Shakespeare ? Si l'on accepte de fixer un but qui fait à peu près consensus, la discussion peut commencer. Une pratique efficace, c'est d'abord une pratique compétente, donc informée et réflexive. Deux points de fuite sont dangereux : celui qui confond la fermeté du guidage avec un professeur exposant le savoir devant des élèves sommés de ne pas l'interroger ; l'autre qui se méprend sur la « pédagogie active » en plaçant les élèves en situation d'agir et de s'exprimer, mais sans intervention magistrale pour guider leur questionnement. L'enseignant compétent est capable de régler les deux curseurs en situation. C'est pour cela que nous avons besoin d'êtres humains pour éduquer les enfants, pas de robots ou de systèmes experts développés en laboratoires.

Faut-il sortir de la forme scolaire classique un maître, une classe et pourquoi ?

OM. La forme scolaire implique un lieu séparé du monde pour organiser les apprentissages. Ce lieu s'ap-

pelle l'école, pas la classe. L'organisation des écoles en degrés, en classes, en un système annuel d'évaluation et de sélection par le redoublement est une invention plus récente. Une société avant tout soucieuse de légitimer la sélection sociale par l'école n'a aucun intérêt à modifier ce système. Il permet d'attribuer les places d'une manière acceptable politiquement, soit parce que la compétition profite aux plus riches et aux plus puissants, soit parce que les plus fragiles l'acceptent comme une fatalité : « notre fils n'est pas scolaire, c'est pour cela qu'il a échoué... ». Si vous souhaitez sortir du *statu quo*, vous devez forcément repenser votre organisation

« Changer de pédagogie à cause du smartphone, c'est une mauvaise raison de se mettre en question. »

du travail mais alors assumer les risques de l'innovation. D'une part, se heurter à la méfiance de ceux qui pensent que vous bradez l'école en ouvrant la classe. D'autre part, commettre la maladresse de croire qu'un cycle d'apprentissage est fait pour repousser le moment du bilan et de la remédiation, alors qu'il devrait au contraire resserrer les échéances sans attendre un verdict de fin d'année. La recherche montre qu'une régulation doit être

ponctuelle, circonscrite et intensive pour être efficace. L'école a besoin d'un surcroît de compétence, donc de capacité, ici collective, d'organiser le travail scolaire sans le réduire à l'application plus ou moins scrupuleuse de règles bureaucratiques.

Les nouvelles technologies doivent-elles faire évoluer la façon d'enseigner ?

OM. Non. Elles ne le doivent pas, elles le peuvent éventuellement. Changer de pédagogie à cause du smartphone, c'est une mauvaise raison de se mettre en question. D'ailleurs, les observations montrent qu'ajouter des ordinateurs à une didactique inefficace n'améliore pas les résultats. Parfois, ils baisseraient même en privant l'enseignant de ses meilleurs outils, certes artisanaux mais fonctionnels. Seuls les professeurs qui pratiquaient l'interactivité avant les machines se sont saisis d'elles pour aller plus loin dans leurs projets. C'est là, bien sûr, que le numérique peut devenir puissant : une correspondance scolaire en direct, reliant Annecy et Chicoutimi, Freinet en rêvait, Internet l'a fait ! L'école devrait rester le lieu de deux missions : contraindre à la décélération sans laquelle l'étude et la raison critique sont impossibles ; inclure dans cette critique le monde tel qu'il est, y compris des technolo-

gies qu'il est facile de diaboliser mais impossible de soumettre à l'intelligence humaine sans les utiliser.

Comment former et outiller les enseignants sur le plan des pratiques ?

OM. Soutenir les pratiques et leur développement, c'est d'abord les prendre au sérieux, et ne pas les invalider en bloc au motif que le problème de l'école ne serait pas là. Ici encore, attention aux oscillations. D'un côté, les mythes de la « liberté pédagogique » ou de l'« art d'enseigner » peuvent être les fossoyeurs des pratiques s'ils empêchent tout échange, tout débat professionnel sur leur légitimité. Pas de métier sans gestes et sans règles du métier. Par ailleurs, les illusions scientistes et technocratiques d'une méthode sans faille peuvent rassurer politiquement, mais en escamotant la complexité d'une relation pédagogique irréductible à la « fabrication d'autrui ». Nous avons encore beaucoup à faire pour valoriser et questionner à la fois les pratiques ordinaires, seule manière d'en faire le patrimoine d'une profession à la fois exigeante et fière d'elle-même. Cesser d'idéaliser l'enseignement et l'école serait la première condition d'un progrès cumulatif parce que patient. Mais nous vivons à l'ère de l'accélération et des fantasmes de toute-puissance. Autant dire que le réalisme commande d'abord de ne pas sous-estimer la difficulté qui nous attend... **PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE MIQUEL**